

I

J.

MERVEILLEUX EFFETS
DE
L'EAU FROIDE
DANS
LE TRAITEMENT DES MALADIES
OU
DE L'HYDROTHERAPIE

PAR LE
Dr. H. GUERIN



MONTREAL
J. B. ROLLAND & FILS, LIBRAIRES
1863.

E. SENÉCAL, IMPRIMEUR, 4, RUE SAINT VINCENT.

dic
ap
pir
qu
inf
(
lad
l'e
tra

Pa
na
ini
me
co
ge
teu
ma
pl
du
à l
thé
rét

AUX LECTEURS.

L'Hydrothérapie n'est point comme on le pense généralement, la médication des maladies par l'eau froide seulement. Si les différentes applications de ce liquide constituent la base de la méthode, les transpirations et l'emploi du régime, approprié, ainsi que l'exercice, à chaque cas particulier, sont également de la plus grande importance, et influent puissamment sur les résultats que l'on cherche à obtenir.

Celui qui, oubliant l'importance de ces conditions, traiterait ses malades par les applications les plus variées et les mieux combinées de l'eau et du froid, n'obtiendrait pas ou presque pas de résultats, si son traitement n'était secondé des sudations, du régime et de l'exercice.

La première partie de cette ouvrage a déjà paru dans le journal *Le Pays* en septembre 1861. J'en ai suspendu la publication dans ce journal, afin de réunir le tout dans ce pamphlet comme étant plus propre à initier, autant que possible, mes compatriotes à cette méthode de traitement, qui est si répandue, et obtient de si beaux résultats dans les autres contrées, afin aussi de vaincre les préjugés et la répugnance que les gens éprouvent généralement pour l'usage de l'eau froide. Je prie le lecteur de ne pas considérer ce petit ouvrage sous le rapport du travail, mais sous celui du sujet qu'il traite, sujet qui est appelé à rendre les plus grands services à l'humanité souffrante, comme le prouve la conduite des médecins les plus renommés de tous les pays, qui prescrivent à leurs malades réputés incurables, de se soumettre au traitement hydrothérapie, comme étant celui qui leur offre le plus de chance d'un prompt rétablissement.

Q

pa
gu
m

la

ne
le
po
gi
tur
ma
sig
rap
log
ve
for
leu
pu

titu
ca
tai
éta
plu
cis
vig
con
s'a
plu
et
Ca

sur
nos
plu
que

PREMIERE PARTIE.

Quelques considérations sur l'Hydrothérapie ou traitement des maladies par l'eau froide.

Quoique le traitement des maladies par l'eau froide n'ait prit rang parmi les méthodes curatives que depuis que Priestnitz l'a mise en vogue, l'eau a pourtant été de tout temps employée pour la guérison des maladies.

Dans l'antiquité, des temples étaient élevés aux dieux protecteurs de la santé des hommes.

A l'intérieur et au pourtour de ces temples existaient de vastes piscines d'eau lustrale. Les malades y étaient d'abord plongés pour purifier leur corps et y ramener les fonctions organiques. Les personnes bien portantes se faisaient un plaisir et un devoir de remplir un précepte religieux en y faisant de fréquentes ablutions. Cette belle et grande institution avait été créée non seulement dans le but de guérir les malades, mais encore et principalement dans celui de conserver la santé, dont les signes évidents ont été et seront toujours la beauté, la force, et le courage. Les anciens étaient pénétrés de cette idée, qu'un beau corps logeait une belle âme ; leurs institutions religieuses et civiles tendaient vers ce double but. Leurs grands bains publics, leurs colysées, leurs forums, leurs gymnases, leurs immenses amphithéâtres en plein air, leurs danses, leurs jeux athlétiques, tous leurs exercices enfin, influaient puissamment sur le développement de toutes les facultés humaines.

Dans les temps où l'hygiène occupait une grande place dans les institutions dans les mœurs et les coutumes des peuples, les rhumes et les catarrhes étaient presque inconnus ; les maladies nerveuses ne tourmentaient pas la plus belle moitié de l'espèce humaine ; les tempéraments étaient mieux marqués ; la fibre plus robuste et plus forte, et les formes plus régulières et mieux prononcées, offrant les plus dignes modèles au ciseau des Phidias et des Praxitèse. Les hommes étaient beaux, forts et vigoureux ; leur cœur était animé de l'amour de la patrie. Les Romains, comme les Grecs, eurent leur siècle de force. Comme ces derniers, ils s'affaiblirent par l'affaiblissement de leurs institutions. On ne reconnaît plus, sous les empereurs, les hommes que l'on admirait sous Camille ; et ceux d'aujourd'hui, ressemblent mal aux Romains qui bâtirent le Capitole.

A cette époque reculée, c'était avec lenteur que le temps marquait sur le visage le progrès insensible de la vie. De nos jours, au milieu de nos villes populeuses, au milieu d'une vie souvent dérégulée, rien n'est plus ordinaire que de voir sillonnés par les rides du temps, des fronts que devraient encore embellir la jeunesse.

Tout le monde s'accorde à reconnaître que la santé est le plus précieux des biens. Les honneurs, le rang, la richesse, ne sont rien pour l'homme qui souffre. Les affections de famille, qui nous sont si chères, déclinent et s'effacent presque sous l'empire de la douleur. Ceux-là seuls dont la santé est belle passent une vie douce et agréable, et jouissent pleinement de l'aspect brillant du ciel. Ces êtres privilégiés sont en trop petit nombre.

Nous accusons la nature, si libérale envers nous de tant de bienfaits, de nous avoir assujétis à trop de maladies et trop d'infirmités. En parlant ainsi, nous proférons un blasphème. Nos maux viennent de nous. Au milieu d'une société tumultueuse, imparfaitement organisée, les uns sont abattus par les longs et pénibles labeurs, ou affaiblis par des privations de toutes sortes, ou abrutis par la débauche. D'autres, esclaves de nos préjugés et de nos habitudes sociales, ou livrés à des goûts et des plaisirs factices ou accablés par les soins, les tracas et les soucis des affaires, éprouvant et voulant satisfaire des désirs immodérés, dominés par beaucoup de passions, usent promptement leurs forces vitales. L'ennui et des accidents nerveux à mille formes, sont le partage des personnes oisives et opulentes. Il n'est pas étonnant qu'avec ce cortège de sensations et de sentiments déréglés, nous ne traînions une existence souvent pénible, et que nos maux ne croissent en nombre, en durée et en gravité. Ne soyons donc pas surpris, que les applications de la médecine soient si souvent incertaines et ses promesses plusieurs fois illusoires.

Nous ne nous occupons pas, ou du moins nous nous occupons très peu de la santé publique. Nous n'avons aucun établissement institué pour remplir cet objet important, et nous ne cherchons pas plus à prévenir les maladies qu'à prévenir les crimes. Nous négligeons la branche la plus importante de la médecine, celle de l'hygiène, dont les lois étaient si religieusement observées dans les temps anciens. Il est vrai de dire que, d'après la constitution actuelle de la société, et par le manque d'une salubre organisation pour l'exercice de la médecine, l'hygiène publique ne peut être qu'incomplet. (1)

Revenons à notre sujet : le but de la médecine n'est pas de faire de beaux systèmes, de se livrer à des théories plus ou moins spécieuses, plus ou moins savantes, son but est de guérir. Le médecin remplit une mission qui lui impose de graves devoirs. Il doit se livrer avec réflexion et jugement à l'observation de tous les moyens curatifs qui paraissent

(1) Il me semble étonnant que l'on ait pas encore songé à donner dans les maisons d'éducation des deux sexes, un cours élémentaire d'anatomie, de physiologie et d'hygiène ; comment on s'efforce d'apprendre de tout, aux élèves, excepté ce qui leur serait le plus intéressant, et le plus utile, à la conservation de leur santé, c'est-à-dire, à se connaître eux-mêmes ; par ces sciences ils apprendraient la conformation et la structure de leurs organes, leurs usages et leurs capacités, ce qui leur serait nuisible ou nécessaire à maintenir l'équilibre dans leurs fonctions, ce qui aurait pour résultat probable, d'empêcher bon nombre de jeunes gens de tomber dans des écarts de régime de toutes sortes, qui finissent malheureusement trop souvent, par devenir chez eux des habitudes funestes, qui les mènent à leur perte, chose, qu'il est possible de croire, qu'ils éviteraient s'ils connaissaient les terribles conséquences qui doivent nécessairement en résulter.

précieux
l'homme
éclinent
dont la
pleine-
trop petit

bienfaits,
En par-
de nous.
e, les uns
es priva-
claves de
ts et des
puais des
dominés
es. L'en-
s person-
porté de
ence sou-
rée et en
la méde-
eurs fois

as très peu
titué pour
évenir les
ne la plus
étaient si
ai de dire
que d'une
ne public

de faire de
précieuses,
implit une
e réflexion
paraissent

des maisons
gie et d'hy-
e ce qui leur
té, c'est-à-
nformation et
ur serait nui-
aurait pour
s des écarts
par devenir
est possible
ni doivent né-

être d'une grande utilité dans la pratique médicale. Rejeter sans examen, sans le connaître, l'emploi de ces moyens, serait une absurdité digne des temps où des médecins contestèrent avec violences, et la circulation du sang et les effets de l'antimoine, du quinquina, de l'inoculation de la variole, et plus tard de la vaccine, c'est-à-dire, les découvertes les plus précieuses et les plus certaines dont s'est enrichi l'art de guérir. Le médecin vraiment philosophe doit être pénétré de cette idée : qu'une vérité de plus en médecine est un bienfait pour l'humanité. A ce titre, l'hydrothérapie est appelée à occuper un rang distingué dans le traitement des maladies. En effet, l'eau froide a toujours été considérée comme un agent thérapeutique puissant, à cause de sa propriété d'absorber une grande quantité de calorique, et de l'impression secondaire qui en résulte sur le système nerveux. Aussi, ce remède bien simple, dont l'action est toujours sûre, offre souvent des résultats merveilleux. Tous les médecins sont d'accord là-dessus, car de tous temps les praticiens les plus célèbres ont fait usage de l'eau froide, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, dans la plupart des affections malades qui affligent l'espèce humaine. Hippocrate, Avicenne, Ambroise Paré, Doublet, Rondelet, Gabriel Fallope, Laurent Joubert, Chirac, François Martel, Zimmermann, Hoffmann, Tissot, Pommé, Lamorier, Danter, Lombard, Marcarel, Perey, Tanchon, etc., etc., en ont obtenu les effets les plus salutaires dans leur pratique et en ont préconisé l'emploi dans leurs écrits.

Le mémoire de Percy, sur l'emploi de l'eau en chirurgie, est rempli des faits les plus concluants sur l'efficacité de l'application de l'eau dans les cas chirurgicaux les plus graves.

« En 1732, le duc d'Orléans ayant reçu dans une bataille, une blessure au métacarpe de l'une de ses mains, éprouva des accidents nerveux si graves, que les médecins et chirurgiens appelés, étaient d'avis de faire l'amputation. Chirac, l'un des consultants, conseilla pour tout moyen curatif, l'emploi de l'eau froide. Le prince dut la vie et la conservation de son bras aux applications, affusions et immersions, d'eau ; et nul autre remède ne pût partager avec elle la gloire d'une cure aussi brillante. »

Mais les choses les meilleures sont souvent négligées ou méprisées parce qu'elles sont les plus simples.

Trop souvent, dit Percy, un dédain orgueilleux pour les choses vulgaires a fait préférer les pompeuses préparations pharmaceutiques, auprès desquelles la modeste prescription de l'eau ne pouvait trouver grâce.

« Un événement assez mémorable rendit fortuitement à l'eau le rang qu'elle avait jadis tenu parmi les remèdes consacrés à la chirurgie. Le 4 juin 1785, à Strasbourg, plusieurs canonniers du régiment de Metz, dont M. Lombard était le chirurgien en chef, furent blessés à diverses parties du corps, par l'éclat de pièces d'artillerie qu'on soumettait à l'épreuve. Au nombre de ces canonniers était Pichegru. Six d'entre eux avaient eu les mains lacérées par l'écouvillon ou par le bourroir. Nous avions été incertains, dit Percy, qui avait été offrir ses services à son confrère Lombard, si nous ne désarticulerions pas ces mains. Cinq au-

tres avaient été frappés aux bras par une pièce crevée à son premier coup, et les plaies étaient accompagnées d'une perte de substance et d'une contusion assez considérable. Le chirurgien Lombard, homme d'un vrai mérite, appliqua le premier appareil sur ces plaies contuses et déchirées, et tout se passa selon les règles de l'art.

"La nouvelle de cet accident s'étant répandue dans le pays, un meunier alsacien vint trouver l'intendant de la province, et lui persuada si bien qu'il savait rendre l'eau ordinaire infaillible pour la guérison de toutes sortes de blessures, que ce magistrat *ordonna* que les canonniers fussent remis *immédiatement* au meunier, pour être pansés *exclusivement* par lui. Le bonhomme se mit à laver leurs plaies avec de l'eau de la rivière, dans laquelle il jetait un peu d'une poudre blanche en marmottant quelques mots inintelligibles, et faisant divers signes tantôt d'une main, tantôt de l'autre. Après avoir bien lavé et baigné les plaies, il les couvrait avec du linge et de la charpie que les dames de la ville lui procuraient en abondance, et qu'il trempait dans son eau, toujours en gesticulant et prononçant à voix basse les *paroles sacrées*.

"On ne découvrait les blessures qu'une fois par jour ; mais de trois heures en trois heures, on avait soin de les arroser avec l'eau du meunier, qu'il appelait son eau bénite.

"Toutes ces plaies furent cicatrisées en six semaines, sans avoir causé des douleurs et sans qu'on y eût appliqué autre chose que de l'eau, et toujours médiocrement froide.

"On se doute bien, ajoute Percy, que faute d'avoir été maintenus avec des éclisses et des palettes palmaires, la main et les doigts durent rester un peu difformes chez quelques blessés, mais la cure n'en fut pas moins étonnante.

"La leçon que nous avait donné le meunier avoue le digne Percy, ne fut pas perdue pour nous ; et dans d'autres épreuves de pièces d'artilleries qui furent faites plus tard, nous eûmes trente-quatre blessés qui furent pansés avec de l'eau pure par Lombard, tantôt avec l'eau froide, tantôt un peu tiède, selon l'état de leurs plaies. Les parties blessées furent soutenues avec des attelles et autres moyens mécaniques appropriés aux cas. Enfin le quarante-cinquième jour, malgré la gravité et la complication de quelques-unes des blessures, toutes furent guéries."

"Au commencement de la guerre, avoue encore ce chirurgien renommé des armées impériales, je craignais que les blessés, ne me voyant employer que de l'eau pour les panser, ne murmurassent et ne conçussent des inquiétudes sur ma capacité ainsi que sur leur sort ; aussi, dans les premiers temps, je blanchissais l'eau très-légèrement avec quelques gouttes d'acétate de plomb qui ne pouvait lui faire subir aucune altération ; mais bientôt ne me gênant plus, je me servais de l'eau toute pure, et la plupart de mes collaborateurs en firent autant.

"Combien de fois les eaux de la Moselle, du Rhin, du Danube, du Lech, du Seman, de l'Oder, de l'Elbe, du Bug, de la Vestule, du Niémen, de l'Ebre, du Tage, du Guadalquivir n'ont-elles pas fait seul tous les frais des pansements de nos nombreux blessés."

"Parmi les espèces de miracles, continue-t-il, que, j'ai vu opérés à l'eau, dans les plaies d'armes à feu, je citerai la guérison de près de

soixante jeunes volontaires d'un bataillon qu'on appelait du Louvre, qui immédiatement après sa formation et son arrivée à l'armée, fut commandé, le jour de Noël, pour l'assaut de la montagne Verte, près Trèves. Les plaies furent recouvertes de compresses toujours imbibées d'eau, il ne leur fut pas fait d'autre pansement. La plupart des blessés n'eurent pas même d'ankiloss, quoiqu'ils eussent eu les pieds traversés dans tous les sens, avec déchirement des tendons, aponeuroses, et ligament, et avec fractur des os, soit du tarse, soit du métatarse."

"M. Leizawki, capitaine polonais, reçut, au passage du Bug, un coup de feu qui lui brisa la rotule. On arrosa nuit et jour la plaie avec de l'eau froide. Il ne goûtait les douceurs du sommeil que pendant l'irrigation. On enleva plusieurs esquilles; la suppuration s'établit presque sans accident et le trente-troisième jour la cicatrice fut achevée."

Le baron Larrey, ce chirurgien si renommé, a éprouvé, en Egypte, tous les avantages de l'emploi chirurgical de l'eau. Celle du Nil a fait des prodiges entre ses mains.

Le duc de Lorges avait aux jambes de ces ulcérations chroniques et rebelles qu'on appelle vulgairement *loupes*; les chirurgiens les plus accrédités n'avaient pu en venir à bout. On fit venir un soldat suisse qui, dans la garnison, passait pour un savant. Cet homme se mit à charmer l'eau, et s'en servit si bien qu'en moins d'un mois les jambes du duc de Lorges furent parfaitement guéries.

Mais, diront quelques médecins, les bons effets de l'eau froide ont été de tout temps appréciés; il n'était pas besoin de créer une méthode nouvelle pour en faire l'application. Puisque l'efficacité de ce remède si simple a été reconnue depuis un temps immémorial, pourquoi de nos jours n'en fait-on pas plus souvent et plus généralement usage? En 1785, il était connu depuis longtemps; cependant, sans le meunier alsacien, Lombard et Percy n'eussent pas reçu de lui une instructive leçon, et plus tard, un nombre infini de militaires français n'auraient pas eu le bonheur de revoir leurs foyers et d'embrasser leurs mères. (Pigeaire). Un livre traduit de l'anglais, imprimé pour la première fois en 1747, parvint dans peu d'années à sa treizième édition. Il a pour titre: *Médecine primitive, ou recueil de remèdes choisis et éprouvés par expériences constantes*; par le docteur Wesley.

Dans ce livre, l'emploi de l'eau froide est presque toujours en première ligne dans la série des remèdes indiqués pour combattre les vives affections, l'auteur conseillait l'eau froide en boissons, lotions, et lavements. "Les bains froids, dit-il, guérissent, dans les jeunes enfants, les convulsions, la toux sèche, les inflammations cutanées, le rachitis, la suppression d'urine, le vomissement, la privation du sommeil.

"L'expérience a démontré que l'usage de l'eau pure et fraîche, et un régime analogue, étaient les moyens les plus sûrs et peut-être les seuls pour la guérison des gastralgies.

"Contre la colique hystérique (colique accompagnée d'une douleur violente dans le creux de l'estomac, de balonnement du ventre, de défaillance et souvent d'un vomissement de matières verdâtre), bains froids. Mistriss Walz, atteinte d'une colique hystérique, avec des transports, des mouvements convulsifs, des sueurs, des vomissements continuels,

des douleurs vagues dans la tête et les membres, et une perte d'appétit total, *fut entièrement rétablie* après vingt-deux bains froids pris dans l'espace d'un mois, *sans autre remède.*"

Le Dr. Wesley cite un grand nombre d'autres cas de guérison de différentes maladies par l'usage seul des bains, lotions et frictions d'eau froide.

"Des parents sages, dit-il, doivent souvent baigner à l'eau froide, leurs enfants."

Tissot, dont le nom sera toujours vénéré par les médecins dignes de leur titre, a, dans l'avis au peuple sur la santé, donné les mêmes préceptes.

"Les personnes, dit ce grand médecin, sujettes aux rhumes, celles qu'on appelle fluxionnaires, croient devoir se tenir fort chaudement. C'est une erreur qui achève de ruiner leur santé. Cet air continuellement tiède affaiblit tout le corps et surtout les poumons; les humeurs trouvant moins de résistance, s'y jettent toujours plus; la peau, sans cesse baignée par une petite sueur, se relâche, s'amollit, devient incapable de faire ses fonctions; la plus petite cause arrête alors la transpiration et il naît une foule de maux de langueur.

"Ces malades redoublent leurs précautions pour se préserver de l'air froid, et tous leurs soins sont autant de moyens efficaces pour rendre leur santé plus faible; et cela d'autant plus sûrement que la crainte de l'air assujétit nécessairement à une vie sédentaire, qui augmente tous les maux, auxquels, les boissons chaudes, dont ils font usages, mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guérir: c'est de se familiariser avec l'air, de fuir les chambres chaudes, de diminuer peu à peu leurs vêtements, de coucher au froid, de ne rien manger et de ne rien boire qui ne soit froid; les boissons même à la glace leur sont salutaires; de vivre sombrement, d'éviter absolument le salé, les pâtisseries, les fritures, les crèmes; de faire beaucoup d'exercice; et enfin, si le mal est invétéré, de faire usage pendant longtemps d'un peu de kina, et prendre des bains froids.

"Plusieurs personnes qui étaient sujettes, depuis plusieurs années, à être enrhumées tout l'hiver et qui, pendant cette saison, ne sortaient point et buvaient toujours tiède, ont profité de mes conseils; elles se sont promenées tous les jours, ont toujours bu froid, et par ces moyens, ont évité entièrement les rhumes et se sont bien portées."

En parlant de l'hygiène des enfants voici ce qu'il dit: "La base de la santé, c'est la régularité avec laquelle se fait la transpiration. Pour obtenir cette régularité, il faut fortifier la peau, afin que la transpiration ne se dérange pas à tous les changements de temps. Pour parvenir à ce point important, il faut laver les enfants, peu de jours après leur naissance, avec de l'eau froide telle qu'on l'apporte de la fontaine. Les lavages tièdes affaiblissent la peau.

"Le lavage à l'eau froide paraîtra révoltant à nombre de mères. Elles croiront tuer leurs enfants. Si elles les aiment véritablement, elles ne peuvent leur donner une marque plus réelle de leur tendresse qu'en surmontant en leur faveur, cette répugnance.

"Les enfants faibles sont ceux qui ont le plus besoin d'être lavés à

l'eau froide. Il n'y a que ceux qui, semblables aux vieillards débiles ont besoin de chaleur, de cordiaux, de frictions pour ne pas périr de faiblesse, à qui ce lavage nuirait. Quand aux premières, on ne peut pas croire qu'après l'avoir vu souvent, combien cette méthode contribue à leur donner promptement des forces.

" Il faut les laver très régulièrement tous les jours, quelque temps qu'il fasse et dans quelque saison que ce soit ; et dans la belle saison, les plonger dans des sceaux d'eaux, dans les bassins de fontaine, dans les ruisseaux, dans les lacs.

" Après quelques jours de pleurs, ils s'habituent si bien à cet exercice, qu'il devient un de leur plaisir, et qu'ils rient pendant l'opération.

" Le premier avantage de cette méthode, c'est comme je l'ai dit d'entretenir la transpiration et de rendre les enfants moins sensibles à l'impression de l'air. On les préserve d'un grand nombre de maux, surtout du rachitisme des obstructions, des maladies de la peau et des convulsions.

" Les enfants doivent vivre au grand air, soit l'été, soit l'hiver ; ceux élevés au chaud sont souvent enrhumés, faibles, pâles, languissants, bouffis, tristes ; tombent dans la consomption, toutes sortes de langueurs, et meurent dans l'enfance ou vivent misérables ; ceux qu'on lave à l'eau froide et qu'on élève au grand air, sont l'opposé.

" J'ai, au reste, ajouté ce grand praticien, employé les bains froids avec un succès marqué pour des personnes de tout âge, même pour des septuagénaires. Le bain froid rétablit la transpiration, redonne de la force aux nerfs, et dissipe les infirmités que la faiblesse des nerfs et le défaut de transpiration occasionnent dans l'économie animale.

" Autant les bains froids sont utiles autant l'usage habituel des bains chauds est pernicieux ; ceux-ci disposent à l'apoplexie, à l'hydropisie, aux vapeurs, à l'hypocondrie, et l'on voit les villes où l'usage en est fréquent, désolées par toutes ces maladies."

En 1735, une terrible épidémie de fièvres typhoïde ravageait la ville de Breslau, et peu de ceux qui en furent atteints eurent le bonheur d'échapper à la mort. Les médications les plus variées et les plus énergiques ne parvenaient point à conjurer le fléau. Un seul traitement réussissait à diminuer le nombre des victimes : ce fut le traitement du doyen du collège médical de la ville, Jan Godeffroy de Hahn. L'eau froide, en ablution sur tout le corps des malades, fut son seul remède. Sous l'influence de ce moyen, la peau ne tardait pas à se couvrir d'une douce transpiration, et le rétablissement ne se faisait pas attendre.

Le souvenir de ces succès ne fut point perdu pour tout le monde. Quarante ans plus tard, il inspira un médecin anglais qui lui dut son salut. Au mois d'août 1777, le Dr. Wright, se trouve atteint du typhus, après avoir donné les secours de son art à un matelot qui succombât le huitième jour de la maladie. Les moyens habituels restant sans action, Wright essaye le traitement de Hahn. Placé tout nu sur le pont du vaisseau, il se fait jeter sur le corps trois sceaux d'eau de mer. Il en éprouve un soulagement immédiat, mais de courte durée. Le soir du même jour, les symptômes fébriles menacent de nouveaux ; on les combat par une nouvelle ablution. Pour la première fois depuis le début de la maladie,

Wright repose la nuit. Pendant deux jours encore il continue la même médication, qui le délivre complètement de ses souffrances. Quelques jours plus tard, un autre cas de typhus, survenu chez un jeune passager, est traité de la même façon et avec un succès aussi prompt et complet.

Quelle que fut l'importance de ces résultats, il ne furent connus que neuf ans plus tard, par une publication dans le *Journal Médical de Londres* de 1786, publication qui décida beaucoup de médecins anglais à essayer du même moyen.

Currie, médecin de l'hôpital de Liverpool, s'est acquis la reconnaissance de tous pour ses observations pratiques et son zèle à préconiser les aspersions d'eau froide dont il a si judicieusement expliqué les effets salutaires, et dont, à l'exemple de Wright, il a fait un emploi si heureux dans les maladies d'un mauvais caractère.

En 1787, Currie traita, par les affusions aqueuses, sept femmes atteintes du typhus, toutes furent guéries.

En 1792, une épidémie de typhus se déclara dans un régiment; cinquante-huit hommes en furent attaqués; trois ou quatre, qui furent saignés et soumis au traitement ordinaire, moururent. Les cinquante-quatre autres furent traités par des affusions d'eau salée à douze degrés Réaumur. La maladie s'arrêta sur le champ sur trente-six d'entre eux. Elle fut plus longue sur le reste des malades; mais tous furent sauvés.

Currie publia ses observations et invita ses confrères de tous les pays à mettre en pratique ce traitement, et à vouloir bien lui faire part des effets qu'ils en auraient obtenus.

Cette initiative eut pour résultat la publication des faits suivants.

Dindstale, médecin de l'hôpital des femmes à Londres, soumit aux affusions aqueuses, une trentaine de malades atteintes du typhus. Il n'en perdit que deux chez lesquelles les affusions n'avaient été pratiquées que le septième jour de la maladie. Il n'a employé que l'eau ordinaire sans y ajouter du sel.

Le Dr. Home, professeur à Edimbourg, a employé avec le même succès les affusions aqueuses.

Le Dr. Bran, médecin d'hôpital à Birmingham, constate les mêmes résultats, obtenus par cette méthode de traitement.

Le Dr. Marshall, médecin militaire à Gosport, obtient le même succès sur soixante malades.

Le Dr. MaGrath cite plus de cent cas de typhus, où les affusions aqueuses sont suivies d'une transpiration plus ou moins abondante, qui amène une guérison prompte.

Le Dr. Nagle, médecin de navire, étant à la Jamaïque eut dans l'espace de deux mois, cent vingt malades à traiter du typhus; sur ce nombre, il n'en perdit que deux; tandis que sur les autres navires, où les affusions aqueuses ne furent pas mises en pratique, la mortalité fut très grande. Il rapporte que seize hommes d'un navire marchand furent atteints du typhus. Il en était mort douze, lorsqu'il fut appelé. Les quatre malades restant, traités par lui, furent sauvés au moyen des affusions d'eau de mer.

Le Dr. Dewar, médecin militaire à Minorque, a traité deux cents malades. Chez la plupart d'entre eux, la maladie s'accompagnait de

délire
seul
Le
traiter
cent
blante
les af
Ap
joindr
Horn
succè
A S
cin S
frictio
En
tres, c
dans
decin
Branc
quell
d'eau
Le
ces d
En
cures
Mais
plus
succè
de l'a
Ma
est cu
ments
les cu
tous l
Cor
gine à
pagn
plutô
Occu
res.)
par d
ne, lu
giens
Pries
serva
les p
plaie
qu'il
aban

délire violent dès le deuxième et le troisième jour. Il n'a perdu qu'un seul malade.

Le Dr. Gomez, médecin-en-chef de la flotte de la Méditerranée, eut à traiter deux cent vingt malades. Le pouls, faible et irrégulier, battait cent cinquante fois par minute. La langue devenait sèche, noire, tremblante. Il y avait insomnie, soubresaut, délire. Tous furent sauvés par les affusions aqueuses.

Après les désastreuses campagnes de 1813 et 1814, le typhus vint joindre ses horreurs à celles de la guerre. Deux médecins allemands, Horn et Reufs, employèrent aussi les affusions aqueuses avec le même succès.

A St. Petersbourg, la peste ne cessa ses ravages, que lorsque le médecin Samoilowisk, employa, d'après les conseils de Catherine II, les frictions avec de la glace.

En France, M. le professeur Récamier, M. Lisfranc, et quelques autres, ont obtenu des ablutions d'eau froide, les succès les plus inespérés dans des cas où la mort paraissait imminente. Une foule d'autres médecins distingués expérimentèrent ce moyen avec le même succès. Brandreth, de Liverpool, publie une lettre (*Médical commentor*) dans laquelle il rend compte des effets favorables qu'il a obtenus des lotions d'eau froide, à toutes les *périodes du typhus*.

Le professeur Grégory, d'Edimbourg, publia ses heureuses expériences dans le septième volume de *Medical facts and observations*.

Enfin nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter toutes les cures merveilleuses opérées par l'eau depuis un temps immémorial. Mais en voilà assez pour faire voir que de tout temps les praticiens les plus célèbres n'ont pas dédaigné l'emploi de l'eau froide avec le plus grand succès, dans une foule de cas les plus désespérés, où tous les moyens de l'art avaient échoué.

Mais c'est surtout depuis l'invention de l'hydrothérapie moderne qu'il est curieux de parcourir les rapports des directeurs des divers établissements hydrothérapiques de tous les pays, où l'on compte par milliers, les cures les plus extraordinaires de maladies réputées incurables, où tous les autres moyens de l'art avaient été sans succès.

Comme toutes les grandes découvertes l'hydrothérapie doit son origine à un incident assez bizarre pour être rapporté ici. Un simple campagnard, habitant un hameau reculé de la Silésie, eut le malheur, où plutôt le bonheur, (*puisque c'est à cet incident que l'hydrothérapie doit d'occuper le rang distingué qui lui appartient parmi les méthodes curatives.*) d'être grièvement blessé. Une roue de ces lourds chariots trainés par des bœufs, dont on se sert dans ces contrées, lui passa sur la poitrine, lui brisa plusieurs côtes, ainsi que le sternum. Traité par les chirurgiens de l'endroit assez longtemps sans succès, cet homme nommé Priestnitz, quoique sans instruction, était doué d'un grand esprit d'observation et avait remarqué depuis longtemps les heureux résultats que les paysans obtenaient de l'emploi de l'eau froide, pour la cure des plaies et des blessures chez leurs bestiaux. Alors supposant avec raison qu'il pourrait bien employer ce moyen avec avantage pour lui-même, et abandonnant tout autre traitement, il s'appliqua des bandes de linge

imbibées d'eau froide autour du tronc, les renouvela souvent, se fit fréquemment des frictions et des ablutions d'eau froide, et guérit en peu de temps.

Cette heureuse cure fit du bruit dans le canton, plusieurs paysans des environs vinrent le trouver pour se faire traiter pour différentes maladies, ce qu'il fit avec le même succès, mais combinant la sudation avec les immersions, ablutions et frictions et les douches d'eau froide suivant les différents cas de maladies. Ses succès eurent tant de retentissement, que bientôt on vit affluer chez lui des malades de toutes les parties de l'Europe, parmi lesquels se trouvaient les personnages les plus hauts placés, qui tous étaient traités avec le plus grand succès. L'affluence était tellement considérable que Priestnitz fut obligé d'agrandir successivement son établissement, en sorte qu'il se composait en 1845 de cinq vastes maisons à plusieurs étages, qui encore avaient peine à contenir les nombreux malades. Malgré que Priestnitz fut doué d'un esprit supérieur, comme il était dénué d'instruction médicale, sa manière de traiter ses malades, et particulièrement le régime qu'il leur assignait n'était pas toujours strictement appropriés à leurs maladies, ou à leur tempérament. Ses premières tentatives furent faites sur des paysans des environs, gens habitués à une vie de labeur et de privations. Le régime qui leur avait été prescrit ne pouvait que leur être convenable, en raison de sa conformité avec leurs habitudes dès longtemps contractées. En n'écoulant que cette première expérience, l'inventeur de l'hydrothérapie en conclut que, pour obtenir les mêmes résultats, il fallait, dans tous les cas, employer les mêmes moyens. Sa renommée l'ayant mis à même de recevoir chez lui les personnes de la société la plus élevée, il crut devoir les traiter à la façon des paysans silésiens, ignorant les modifications que doit subir toute espèce de traitement sous l'influence de l'âge, du sexe, des habitudes et des affections des malades.

Mais comme on vient de le voir sa renommée fit tant de bruit dans toute l'Europe, que des médecins les plus distingués et les plus célèbres firent le voyage de Graefenberg, afin de s'assurer par eux-mêmes de la vérité des faits. Ces savants praticiens séjournèrent plus ou moins longtemps à l'établissement hydrothérapique de Graefenberg, et furent témoins des heureux résultats du traitement de Priestnitz. Revenus dans leurs pays, ces médecins ne manquèrent pas de faire connaître le résultat de leurs observations, en mentionnant les changements qu'il serait nécessaire de faire subir au système hydrothérapique, afin de l'appropriier aux différentes affections, et aux différents tempéraments. On vit bientôt surgir dans tous les pays des établissements hydrothérapiques, en Russie, en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse, en Italie, en France, en Amérique, sous la direction de médecins éclairés où les plus grands succès ont été obtenus.

Cette précieuse méthode n'a pas, comme plusieurs se l'imaginent l'eau froide seulement pour médication, non ! Si les différentes applications de ce liquide constituent la base de ce traitement, les transpirations que l'on provoque fréquemment, et l'emploi du régime approprié à chaque cas particulier, sont également de la plus grande importance, et influent puissamment sur les résultats que l'on cherche à obtenir.

La fonction de la peau considérée comme organe exhalant, est tellement importante, que son altération précède ou accompagne presque toutes les maladies : “ *Tout corps qui transpire bien n'est jamais malade, a dit avec raison un ancien médecin, Primeros.* ” Pour se faire une idée du rôle de l'enveloppe cutanée dans nos fonctions vitales, les personnes étrangères à la médecine, et privées de connaissances physiologiques, doivent se représenter la peau comme un vaste émonctoire par où s'échappe constamment une quantité plus ou moins grande de matériaux qui, après avoir fait partie pendant un certain temps de notre organisation, en sont expulsés pour faire place à de nouveaux matériaux provenant des aliments solides et liquides, destinés à l'entretien de notre être. Ce double mouvement de décomposition et de nutrition, dont sont doués les êtres organisés, ne cesse qu'avec la vie. Il y a trouble ou altération de la santé lorsque la transpiration ne se fait pas bien. Que la perturbation des fonctions de la peau soit la cause ou l'effet de la maladie, toujours est-il que le rétablissement de la santé n'est parfait que lorsque la transpiration est elle-même parfaitement rétablie.

D'après ces quelques mots, il est facile de pressentir combien est important le rôle de la sueur dans le traitement hydrothérapique, non-seulement pour la cure de diverses maladies, mais encore pour faciliter et activer le mouvement de composition qui répare les pertes et donne une nouvelle vie à l'organisme. En effet, supposez un malade perdant chaque jour, et pendant trois mois, par la transpiration hydrothérapique, un kilogramme de sueur ; ces quatre-vingt-dix kilogrammes de matériaux usés ou morbides sont remplacés avec avantage par une égale quantité de matières provenant d'une alimentation saine et d'une boisson pure. Il doit en résulter que le sang et les autres fluides vitaux circulant dans la masse, sont inévitablement régénérés, que la vie devient plus pleine, plus active, et la santé raffermie. Il semblerait que cette déperdition de sucs dût amener une grande faiblesse chez ceux qui y sont soumis. Cette objection, qui paraît plausible, est sans valeur aucune dans le traitement hydriatrique. Lorsque ce traitement est judicieusement appliqué, il est tellement bien coordonné dans toutes les parties dont il se compose, que les malades, au lieu de s'affaiblir, sentent leurs facultés digestives, leur activité sensitive, et leurs forces musculaires augmenter journellement.

Depuis 15 ans (1848) que j'étudie et pratique l'hydrothérapie, je suis convaincu d'après ce que j'ai lu et observé dans ma pratique, que ce système de traitement est le plus puissant et le plus énergique que la science possède pour la cure d'un grand nombre de maladies, principalement les maladies chroniques, telle que les rhumatismes, la goutte, toutes espèces de maladies nerveuses, faiblesse et tremblement nerveux, les gastralgies, les maladies de la peau, les engorgements glandulaires, tous les dérangements du tube intestinal, dispepsies, vomissements, diarrhée chronique, constipation opiniâtre, et les affections de poitrines ; c'est surtout dans les maladies particulières aux femmes que ce traitement se montre des plus efficaces et rend les plus grands services.

Les heureux effets de l'hydrothérapie, que nous avons observés, que tous les gens de l'art qui ont voulu s'en donner la peine, ont observés

comme nous, sans être niés par ceux qui ne veulent pas se donner la peine d'en vérifier l'exactitude, sont néanmoins souvent contestés. On dit qu'il y a de l'exagération dans les idées de ceux qui préconisent l'hydrothérapie.

Il ne peut pas y avoir exagération dans les chiffres et dans les documents pris de *visu* dans les registres officiels et sur une grande échelle.

Priesnitz a traité, depuis 1829 jusqu'à la fin de l'année 1845, 12,375 malades, qui tous avaient épuisé, pendant plusieurs années, les ressources ordinaires de la médecine. Un grand nombre d'entre eux ont passé 2 ou 3 ans à Graefenberg, quoique le régime alimentaire y laisse beaucoup à désirer. Eh bien, sur ces 12,375 malades, il n'en est mort que 61, c'est-à-dire, 6 environ sur mille. La mortalité a été moins grande parmi ces individus malades, soumis au traitement hydrothérapique, que dans les circonstances ordinaires de la vie, chez des hommes en bonne santé! C'est sur les registres de l'administration de la police, à Freywaldau, que ce relevé a été pris.

On a fait la même observation dans les hôpitaux miliiaires d'Allemagne, où l'hydrothérapie a été admise. Cette méthode peut donc accroître la longévité. Ce qui, au reste, n'offre rien d'étonnant, puisqu'elle ranime peu à peu, et sans secousse, les fonctions organiques.

"L'emploi varié de l'eau froide, dit le Dr. Van-Housebronck, bien ordonné, n'a rien de pénible; il est peu de personnes, quelques faibles qu'elles soient, qui n'en supportent pas l'effet. Ce mode de traitement est même, dans beaucoup de circonstances, plus doux que la médecine ordinaire."

Dans un parallèle que le Dr. Granietestaedten établit entre les deux méthodes de traitement d'une même maladie, l'hydriatrique l'emporte de beaucoup sur l'allopathique. "Qu'on me présente deux malades atteints du mal syphilitique au plus haut degré, dit-il, et qui déjà auparavant auraient usé de remèdes mercuriels, pour les traiter, l'un à la manière allopathique usitée, et l'autre d'après la nouvelle méthode de l'eau fraîche, et qu'on observe attentivement les effets des deux cures différentes.

Le partisan de l'hydriatrique sera à la vérité, travaillé de toute manière par l'eau fraîche, et passera par tous ces modes d'application; mais, par contre, exposé sans cesse à l'influence salutaire de l'air, il verra d'un jour à l'autre son appétit et sa gaiété s'augmenter, ses douleurs et ses maux diminuer et les bons effets de la cure lui donneront dès le principe, l'espoir certain d'un prompt rétablissement. L'amateur de mercure, au contraire, confiné dans sa chambre et soumis à un grand régime, perdra entièrement l'appétit, éprouvera même du dégoût pour toute viande, ainsi qu'un malaise et un accablement d'esprit indicible, et verra son mal empirer de plus en plus. Tandisque l'homme à l'eau jouira d'un sommeil doux et profond, et aura besoin d'être réveillé tous les matins pour recommencer l'opération sudorifique; l'autre passera presque chaque nuit dans l'insomnie et les tourments. Celui-là se livrera au plaisir de la société et de la promenade, tandisque celui-ci, sera bouffi dans le coin de sa chambre; que par suite des pilules, électuaires et des onguens qui lui seront ordonnés, les dents lui branleront et

que sa bouche exhale une odeur fétide et insupportable pour lui et pour ceux qui l'approchent. L'un étanchera sa soif avec l'eau délicieuse et ruisselante, telle qu'elle sort de la source ou du puits : pendant qu'à l'autre on ne présentera qu'une mauvaise tisane, ou tout au plus de l'eau dégoûrdi et fade.

Le corps du second s'imprégnera de mercure qui, tout en détruisant le venin syphilitique, y formera une matière morbifique nouvelle et perpétuelle, tandis que le corps du premier tout en rejetant la matière péccante du mal présent, évacuera jusqu'au mercure qu'il avait pris, il y a dix ans et plus, et qui mêlé à la salive, à la sueur et à l'urine sortira même sous forme métallique. En un mot, celui-là gémera, se lamentera et présentera une image touchante de compassion et de douleur pour ceux qui l'entourent, pendant que celui-ci badinera et rira, et que ses parents se réjouiront avec lui du succès de la cure et du rétablissement progressif de sa santé. Pour achever le tableau examinons nos patients après la cure :

La peau de l'hydrophile pourra n'être pas encore entièrement lisse et pure, et porter les empreintes des exanthèmes et des ulcères qui s'y étaient formées pour servir de voies d'évacuation au venin du corps, mais il s'en glorifiera et en fera parade comme de marques certaines du recouvrement de ses forces et du rétablissement de sa santé. A le voir on ne dirait pas qu'il vient de relever d'une maladie, tellement il a l'air frais, gaillard, sain et vigoureux. Mais regardez à côté de lui le pauvre convalescent drogué, comme il est épuisé, atténué et mélancolique ; comme il a peur de chaque souffle d'air ; comme le moindre mouvement le fatigue ; comme il doit payer d'indigestion le moindre bon morceau qu'il mange ! Aussi l'idée seule de la cure, de ses ongens et de ses pilules, le fait-elle frissonner d'horreur. Et après tout cela je garantirai au premier une santé parfaite et constante, pourvu qu'il soit sage et qu'il reste fidèle à l'eau ; tandis que je ne pourrai nullement donner la même assurance à l'autre, malgré la sagesse de sa conduite et le meilleur régime qu'il puisse suivre."

Ce traitement doit sa supériorité en ce que son action agit sur toute l'économie à la fois, et force, pour ainsi dire, l'affection morbide à sortir du corps par toutes ses voies en même temps, la salive, la sueur et les urines, et contrairement au traitement ordinaire, au lieu d'affaiblir les malades, il ranime peu à peu leurs forces organiques ; car l'eau est un des plus puissant toniques, comme elle est aussi le plus énergique débilitant suivant la manière dont elle est employée.

Sous le rapport de l'hygiène, la méthode hydrothérapique est complète sous tous les points, le régime, l'exercice, tout enfin contribue à donner de la force ; et de l'énergie au système nerveux, rend la souplesse et l'élasticité aux fibres musculaires, et active la circulation. " Rien, dit le Dr. Pigeaire, ne peut lui être comparé. Ces heureux effets sont constants chez les enfants dont le développement est lent et pénible, chez ceux d'un tempérament lymphatique. Sous son influence, quelques vieillards même ont vu renaître leurs forces vitales, et les femmes chlorotiques ont vite repris leurs fraîcheurs et leurs beautés."

En temps d'épidémie il n'y a pas de meilleur préservatif que l'hydro-

thérapie car outre que cette méthode est un moyen de tenir toujours le corps dans un état parfait de propreté, l'action stimulante que l'eau exerce sur tout le système, active la circulation à la peripherie du corps et entretient la transpiration.

Volnez, cet élégant et véridique écrivain, rapporte, dans son voyage en Egypte et en Syrie, qu'au Caire, où la peste occasionne de si grands ravages, surtout pendant les temps chauds et humides, il n'y a pas d'exemple qu'un porteur d'eau en ait été atteint. Il trouve la raison du fait dans le rafraîchissement auquel les porteurs d'eau sont constamment soumis par la nature de leur service. L'eau, au Caire, est rendue à domicile dans une outre, que ces hommes de peine portent sur le dos."

oujours le
que l'eau
e du corps

on voyage
e si grands
n'y a pas
raison du
ntamment
st rendue à
ur le dos."

DEUXIEME PARTIE.

EMPLOI DE L'EAU EN HYDROTHERAPIE.

L'eau est employée extérieurement en bains généraux, demi-bains et bains locaux; en aspersions, lotions, fomentations ou ablutions; par applications, avec des draps et des compresses mouillées; par la percussion, en douches à colonnes à ondée, en pluie, en arrosoir; intérieurement, en gargarismes, injections, boisson. Sa température varie depuis 6 jusqu'à 250 centigrade, suivant les tempéraments et les différents affections des malades.

BAINS GENERAUX OU GRANDS BAINS.

Les grands bains sont prescrits au plus grand nombre des malades, au sortir de l'enveloppement. Lorsque la sudation a été jugée suffisante, on débarrasse le malade de son maillot, et il se mouille rapidement avec les mains, la tête et le devant de la poitrine, et se jette au bain. La température de l'eau du bain varie de 80 à 150 cent, en raison de la constitution de l'individu et de sa puissance réactive. La durée du bain est aussi variable depuis quelques secondes, à quatre ou cinq minutes et au-delà pour quelques malades. Ceux qui sont faibles ne font que se plonger dans l'eau et en sortent de suite.

Le malade doit faire, dans le bain, le plus de mouvements que possible, en se frictionnant vivement toutes les parties. Il plonge une ou deux fois la tête dans l'eau, pour que toute la surface du corps en reçoive l'impression, et qu'il ne puisse survenir la moindre congestion nulle part.

Au sortir du bain, la peau commence à rougir, et l'eau qui la mouille s'évaporise. On recouvre le malade d'un drap de toile un peu grosse avec lequel on l'essuie tout en frictionnant fortement sur le drap. Ces frictions doivent être faites avec vitesse et continuées jusqu'à ce que la peau soit bien rouge. Cela fait, le malade s'habille promptement, et va se promener au grand air, d'un pas gymnastique, en remuant les bras. La réaction s'accomplit, une douce chaleur se manifeste à la peau, la transpiration se rétablit, et le malade éprouve un état de bien-être très agréable, et se sent plus d'agilité et de force qu'il n'en avait auparavant.

La prescription d'un bain froid à un individu dont le corps est trempé de sueur, est si contraire à toutes les idées reçues, qu'elles nous jette au premier abord, dans le plus grand étonnement. La plupart des médecins qui ne connaissent de l'hydrothérapie que de nom, nous disent que cette pratique est plus qu'absurde, qu'elle est dangereuse. Ils ne manquent pas de citer l'accident arrivé à Alexandre pour avoir voulu plonger dans le fleuve Cydnus, après les fatigues d'une longue marche. Cela est vrai

et l'expérience nous démontre tous les jours que de graves maladies sont souvent la suite de l'impression un peu vive d'un courant d'air, ou l'effet d'un verre d'eau fraîche, bu après un exercice un peu fort où la circulation s'est accélérée et la transpiration augmentée. Il y a qu'une analogie apparente entre l'état d'un homme qu'on a fait transpirer d'après la méthode hydrothérapique et celui qui est en sueur à la suite d'un exercice quelconque. La sueur hydrothérapique a lieu le corps étant en parfait repos ; elle semble plutôt être l'effet d'une action portée sur le système lymphatique, sur les Cyptes folliculeux et les exhalants de la peau que sur les organes de la circulation sanguine, puisque ni la respiration ni la circulation n'ont pas subi de modification pendant l'enveloppement. Le bain froid est en outre de courte durée ; il rend à la peau, relâchée par la sueur, gonflée par le calorique qui s'y est accumulé, sa tonicité normale, et la rend propre à être exposée sans accident au contact prolongé de l'air extérieur ; la promenade accélérée à laquelle se livre le malade au sortir du bain, amène vite la réaction, ce qui est un signe positif que l'immersion dans l'eau froide, loin d'offrir le moindre danger, a l'influence la plus salutaire sur tout l'organisme.

Au reste, sans tant de raisonnements, consultez les faits : Priesnitz a reçu vingt mille malades, hommes et femmes, jeunes et vieux, tous souffrants depuis plusieurs années. En moyenne chacune d'elles a pris au moins cent bains froids dont l'eau est à la température de 6 à 70 cent. ; c'est donc deux millions de bains froids pris impunément par des malades trempés de sueur ou ayant très-chaud. Les détracteurs de Priesnitz n'ont pu citer un seul cas où l'immersion dans l'eau froide, après la sudation, ait eu de fâcheux résultats. Si rien de semblable n'a eu lieu à Graefenberg, à plus forte raison dans les autres établissements hydrothérapiques.

DEMI-BAIN.

Pour prendre ce bain, le malade est assis dans une baignoire contenant environ 30 centimètres d'eau dont la température varie de 6 à 200 cent. La durée du demi-bain est déterminée d'après l'effet que l'on désire obtenir.

Pendant toute la durée du demi-bain, le malade se frictionne l'abdomen et la poitrine, tandis qu'un aide lui frictionne les extrémités inférieures, et un autre aide, le dos et les reins ; de temps en temps ce dernier lui verse sur la tête, de l'eau froide prise dans la baignoire même.

BAIN DE SIEGE.

Ce bain se prend dans un baquet en bois ou dans une petite baignoire en cuivre étamé, ou en zinc, ou en ferblanc, dans lequel s'assit le malade. Il doit y être dans une position commode, ayant les pieds et les jambes un peu élevés.

Selon les effets que l'on désire obtenir, la température de l'eau varie de 60 à 250 cent., et la durée de cinq minutes à une demi-heure et plus. Sous ces conditions variées, les effets de ce bain sont tantôt calmants ou antiphlogistiques tantôt toniques et tantôt révulsifs.

BAIN DE PIEDS.

Ce simple pédiluve froid est le moyen révulsif le plus énergique. Une sensation pénible, irritant tout le système nerveux, résulte primitivement du contact de l'eau froide sur la sole des pieds. Un pouce d'eau au fond d'un baquet en bois, opère cet effet. Quatre à cinq minutes suffisent pour amener une réaction qu'augmente encore une marche active après le bain. Les pieds deviennent alors brûlant.

DOUCHES.

La douche est un des principaux procédés de l'hydrothérapie. Il y a plusieurs sortes de douches.

Douche ordinaire ou grande douche, formée par une colonne d'eau de deux pouces environ de diamètre, et a un seul jet.

Douche à onde, c'est une nappe d'eau tombant d'un mètre de hauteur dans un bassin où il y a quinze centimètre d'eau pour servir demi-bain au malade, en même temps qu'il reçoit la chute d'eau en nappe sur la partie souffrante.

Douche en pluie, sortant d'un tuyau terminé par une surface criblée de trou, et sous laquelle se place le malade.

Il y a aussi les *Douches en poussières*, *Douches ascendante*, Douche à direction variable, suivant les indications, etc.

ABLUTIONS, AFFUSIONS, ASPERSIONS, LOTIONS OU FRICTIONS.

Les *Ablutions* ou *Affusions*, sont générales ou locales, et se font ordinairement sur la tête, lorsque le malade est dans le demi-bain dont nous avons parlé.

Les *affusions* tiennent le milieu entre les douches et les lotions. Au lieu de laver le corps en exposant au contact de l'eau froide toutes ses parties les unes après les autres, on agit ici d'une manière plus subite. Toute la surface cutanée est inondée à la fois, mais sans qu'il y ait en même temps une percussion pareille à celle qu'occasionne la douche, parce que l'eau ne tombe ici que d'une hauteur de quelques pouces. Il en résulte que les affusions empruntent à l'action de ces deux moyens, à la douche et à la lotion ; elles produisent une réfrigération passagère et occasionnent en même temps une secousse.

Les *lotions* se pratiquent à l'aide d'une grosse éponge ou d'une serviette trempée dans de l'eau, dont la température varie selon les indications. Le malade étant complètement deshabillé, ce lave avec promptitude tout son corps en commençant par la tête, la poitrine, le dos, le ventre, les extrémités supérieures, et puis enfin les extrémités inférieures. Il faut, autant que possible, que toute cette opération soit faite par le malade lui-même, pour ne point laisser en repos le système musculaire, au moment où l'impression du froid tend à précipiter les liquides vers les organes profondes.

Quelquefois, au lieu d'éponge ou de serviette on se sert d'un drap mouillé dont on recouvre subitement le corps tout entier, et par dessus lequel on fait pratiquer de fortes frictions. Le saisissement qui en résulte est plus instantané et plus profond, et la réaction qui le suit est aussi

plus énergique. Il existe donc entre ces deux moyens une assez grande différence, et il n'est point indifférent d'employer l'un ou l'autre.

DES FOMENTATIONS.

Les *fomentations* employées en hydrothérapie se distinguent en *sédatives* et *excitantes*. Dans l'un et l'autre cas, elles ne consistent que dans l'application de compresses imbibées d'eau froide, et ces deux effets opposés, qui ne paraîtraient pas devoir résulter de l'emploi d'un seul et même moyen, sont cependant on ne peut plus réels. Ils dépendent de la manière dont on fait l'application, et de la durée du temps pendant lequel on la laisse en place.

Les fomentations sédatives se pratiquent à l'aide de compresses froides, fréquemment renouvelées, de façon que la partie soumise à cette application soit constamment exposée à l'action d'une basse température, sans que la réaction puisse s'y opérer.

Les fomentations excitantes sont également des compresses imbibées d'eau froide dont on entoure une partie quelconque, mais ces compresses, au lieu d'être fréquemment renouvelées, sont au contraire, laissées en place jusqu'à leur parfaite dissiccation. Et pour que celle-ci puisse avoir lieu aux dépens de la chaleur du point sur lequel on agit, on a soin de les recouvrir d'un linge sec aussi exactement que possible.

L'ENVELOPPEMENT DANS LE DRAP MOUILLÉ.

Cette enveloppement dans le drap mouillé est au corps entier ce que les fomentations partielles, que je viens de passer en revue, sont aux parties sur lesquelles on les applique. Lorsqu'on veut employer ce moyen, voici comment on procède : sur le lit, où le malade doit subir cette opération, sont étendues une ou deux couvertes de laine larges et épaisses ; sur ces couvertures est déployé un drap de toile grossière, mais douce, trempé dans de l'eau dont la température varie selon les indications, et plus ou moins exprimée, selon le but que l'on cherche à obtenir. Le malade entièrement deshabillé se couche sur ce drap, dont on relève aussitôt les deux côtés, de manière à envelopper le corps complétement. On en fait ensuite autant avec les couvertures, de façon qu'il en résulte un triple maillot qui entoure le patient depuis le cou jusqu'aux pieds. On recouvre enfin le tout d'un grand duvet, avec lequel on borde bien le maillot de tous les côtés.

Les phénomènes que l'on observe durant cette opération diffèrent selon l'état des malades, selon la durée de l'enveloppement, la quantité et la température de l'eau dont le drap a été imbibé. En général, dans le commencement, la température du corps baisse considérablement, et cela non-seulement dans les parties emmaillottées, mais aussi dans celles qui ne le sont pas, comme on peut s'en convaincre en appliquant la main sur le front, les joues ou les tempes.

On est tout étonné de voir la figure du malade, naguère brûlante et écarlate, devenir aussitôt pâle et fraîche, et on en est d'autant plus surpris, qu'il semble tout naturel que cette application générale du froid, à l'exception de la tête seule, aurait dû augmenter la congestion de cette

partie. Or, il n'en est rien, le ralentissement de la circulation est général, et en appliquant le doigt sur les temporales ou les carotides on constate la diminution dans l'énergie et la fréquence du pouls. On l'a vu tomber en très peu de temps de 100 à 80 pulsations. Bientôt cependant, la réaction commence à s'annoncer en suivant la marche opposée à celle que je viens d'indiquer ; la chaleur revient peu à peu, le pouls se relève, sa figure rougit, et c'est alors le moment de faire cesser l'enveloppement, et de le remplacer par un nouveau drap mouillé si on cherche à obtenir des résultats sédatifs prononcés ; tandis qu'au contraire, lorsqu'on veut exciter et produire une révulsion générale vers la peau, on fait durer l'enveloppement, et on se borne à calmer l'agitation du malade en lui faisant boire de l'eau fraîche par petites gorgées. Dans ce dernier cas, le malaise qui accompagne ordinairement les premiers phénomènes de la réaction cesse bientôt, la chaleur se soutient et la détente s'opère à mesure que le corps commence à se couvrir de sueur. Lorsqu'on juge à propos de faire cesser la transpiration, on débarrasse le malade des objets qui l'enveloppaient, et on le lotionne immédiatement avec de l'eau fraîche, ou bien on le plonge dans le grand bain froid comme il a été dit plus haut.

DE LA SUDATION.

On pratique la sudation de plusieurs manières, dans l'enveloppement dans le drap mouillé comme on vient de le voir ; ou bien on en enveloppe le malade dans des couvertures de laine sèches, de la même manière qu'il a été dit pour le drap mouillé. Le point le plus important dans ce procédé d'emmaillotement, est d'appliquer exactement le bord et les coins supérieurs de la couverture autour du cou et au-dessus des épaules, afin d'éviter l'accès de l'air sur le corps, qui empêcherait la concentration de la chaleur. Cet enveloppement ne laisse aucun vide ; il s'ensuit que la transpiration se manifeste après un temps plus ou moins long selon la disposition organique du malade, ou l'état de la température de l'air. Aussitôt que la sueur est manifeste, on ouvre la croisée, pour que le malade respire un air frais. On lui fait boire, à chaque dix minutes, un quart de verre ou un demi-verre d'eau froide. Plus il boit, plus la sueur devient abondante. On obtient donc facilement la quantité de cette exudation que l'on juge convenable aux diverses personnes soumises au traitement.

La médecine n'offre aucune médication sudorifique qui puisse être comparée au procédé de l'hydrothérapie.

Chez un grand nombre de malades, les sueurs qui, après les premiers jours du traitement, sont épaisses, visqueuses, et exhalent une odeur nauséabonde, deviennent petit à petit et à mesure que le traitement continue, claires et sans avoir de l'odeur. On voit, par cette méthode bien simple, que dans une infinité de cas maladifs, une pareille diaphorèse, renouvelée à volonté, doit être salutaire, et combien elle concourt puissamment à la guérison de ceux qui y sont soumis.

On provoque encore la sudation, en enveloppant le malade de la tête aux pieds d'une couverture de laine, on l'assise sur un fauteuil en bois dont le siège est formé de barreaux un peu écartés les uns des autres.

On place une lampe à esprit de vin allumée sur le parquet au-dessous du fauteuil ; on recouvre ensuite le malade et le siège qu'il occupe d'une ou deux couvertures de laine, avec le soin de les bien appliquer autour du col, sans comprime ; la tête reste exposée à l'air, complètement libre. La concentration de la chaleur amène la transpiration comme dans le procédé précédent, et les mêmes soins sont donnés aux malades.

On voit, par ce qui précède, que les transpirations en hydrothérapie, tout abondantes qu'elles soient, s'obtiennent sans activer la circulation, sans accélérer la respiration, sans influencer d'aucune manière sur les fonctions de la digestion, et en concentrant tout simplement la chaleur sur la périphérie, c'est-à-dire en agissant que sur la peau elle-même. Peut-on en dire autant de tous les autres moyens que l'on emploie pour provoquer la transpiration. Je ne le crois pas, et j'en trouve la preuve dans les ouvrages de médecine qui s'occupent de cette question. Je prends au hasard un traité de matière médicale, et je l'ouvre à l'article des *sudorifiques*, voici ce que je lis : " Parmi les substances qu'on administre pour provoquer la transpiration insensible et la sueur, il en est qui occasionnent plus particulièrement des nausées (ipecacuanha) tartrate antimonié de potasse, bulbe de scille, oxyde d'antimoine hydrosulfureux, (eau tiède) ; d'autres qui excitent la circulation d'une manière notable, (sels ammoniacaux, huiles volatiles de la famille des labiées, des crucifères, des flosculeuses, des ombellifères, l'éther, l'opium, le vin le camphre, &c.) L'action de toutes ces substances est d'ailleurs très inconstante, on pourrait même dire que ce n'est qu'accidentellement qu'elles excitent l'exhalation cutanée." (*Schwilgué, traité de mat. méd. V. II*).

On voit donc que pour provoquer les sueurs à l'aide des procédés ordinaires de la médecine on s'expose à produire des troubles plus ou moins considérables dans toute l'organisation, et qu'on n'est même pas toujours bien certain d'arriver au but que l'on cherche à obtenir. Sous ce point de vue, le procédé hydriatique présente sans contredit de très grands avantages, dont l'importance est immense dans les maladies de longue durée, dans lesquelles on ne pourrait insister sans inconvénient sur la médication sudorifique habituelle. (Dr. Lubauski.)

CEINTURE ABDOMINALE.

Une bande de toile longue d'environ deux mètres et demi, large de cinquante à soixante centimètres, qu'on roule autour de l'abdomen et de la région des reins, forme l'appareil auquel on a donné le nom de ceinture abdominale. On l'applique de la manière suivante : On commence par tremper dans l'eau froide, le tiers de la longueur de la bande, que l'on tord ensuite fortement pour en exprimer l'eau surabondante. On applique cette partie humide autour de l'abdomen, sur laquelle on roule la portion sèche ; celle-ci doit recouvrir exactement le premier tour, afin de le soustraire au contact de l'air. On maintient l'appareil en place avec deux rubans de fil et des bretelles.

Ce procédé hydrothérapique favorise les fonctions de l'estomac et des intestins. Les affections du foie, ce qu'on appelle vulgairement les em-pâtements du bas ventre, les douleurs intestinales en réclament l'emploi.

DES COMPRESSES MOUILLÉES.

Ces fomentations sont stimulantes ou calmantes selon le mode de leur application.

Les premières, qu'on appelle aussi échauffantes, sont des pièces de linge, pliées en plusieurs doubles, trempées dans l'eau froide, exprimée. On recouvre ces compresses humides d'une bande de toile sèche exactement et hermétiquement appliquée pour empêcher l'accès de l'air et le refroidissement sur le point ainsi recouvert.

Ici, se passent encore les mêmes phénomènes physiques et physiologiques que par les applications des autres procédés aqueux. La sensation primitive du froid, causée par la compresse humide,veille plus ou moins profondément, l'activité vitale de la partie malade ; la réaction qui en est la suite produit une chaleur vive et une exphorèse locale ou l'éruption d'un grand nombre de boutons et de pustules. Les tissus et les vaisseaux engorgés éprouvent nécessairement une salutaire influence de cette double excitation que l'on active ou que l'on modère, et que l'on renouvelle à volonté.

Cette sorte de topique due encore, ainsi que la ceinture abdominale, à Priesnitz, est appliqué fréquemment sur les engorgement arthritique et rhumatismant, les tuméfactions chroniques, les entorses anciennes, &c. Ce moyen bien simple est le meilleur des résolutifs.

Les fomentations dites *calmantes* ou *rafraîchissantes* consistent dans l'application de compresses imbibées d'eau fraîche. On les renouvelle aussitôt qu'elles commencent à s'échauffer comme il a déjà été dit plus haut.

Voilà un abrégé des principaux procédés du traitement hydrothérapique ; on peut juger par ce faible aperçu des moyens puissants et énergiques que possède ce traitement, soit pour provoquer la sudation, la réaction, comme calmant, irritant, tonique ou débilitant suivant les indications, et que l'on peut produire ou arrêter à volonté, avantage immense sur les traitements ordinaires, qui n'offrent rien de certain en pareils cas. Il y a encore beaucoup d'autres petits détails, tel que le régime et l'exercice que les malades doivent suivre, qui sont encore autant de moyens pour arriver sûrement à la cure des maladies.

Voici quelques observations extraites des annales de différents Etablissements Hydrothérapiques d'Europe.

Ces observations sont prises parmi des milliers de semblables des rapports de différents Etablissements Hydrothérapiques d'Europe. J'ai conservé leur ordre de classification dans ces rapports, mais j'ai été forcé de les abréger beaucoup, car la description au long de la maladie de chaque individu, et l'histoire de tous les traitements que ces malades avaient subi avant de se soumettre au traitement hydrothérapique, tel que relaté dans ces rapports, sont beaucoup trop longs pour le cadre de cet ouvrage. Car il faut bien se mettre dans l'idée, que tous les malades qui font le sujet de ces observations, se sont soumis au traitement hydrothérapique, qu'après avoir été traités par les plus célèbres médecins de différents pays, et fait usage des eaux thermales etc., enfin, avoir épuisé toutes les ressources de l'art.

J'ai aussi choisis ces observations dans des rapports qui sont déjà vieux de dates, afin de mieux faire voir aux lecteurs que cette méthode de traitement, presque inconnue ici est déjà pratiquée depuis longtemps en Europe avec le plus grand avantage.

Rapport de l'Etablissement Hydrothérapique de Longchamps, à Neuilly près de Paris, France, par le Docteur Pigeaire directeur de cet établissement, publié en 1847.

PARALYSIES.

Observation 1^{re}.—Madame B...., âgée de cinquante-huit ans ; tempérament sanguin-lymphatique, a été atteinte, il y a deux ans, d'une apoplexie à la suite d'un refroidissement. Il lui est resté, de cet accident, de la lenteur et de la faiblesse dans les mouvements musculaires de l'extrémité inférieure gauche, et une paralysie complète du bras du même côté. Persistance de la sensibilité, sensation de fourmillement dans ce bras. La main se tuméfie lorsqu'elle est pendante. Point d'altération dans les traits de la face ; parole facile ; idée très-saine.

Au bout de deux mois de ce traitement elle se promène, se coiffe et s'habille toute seule. Elle refuse l'aide de sa femme de chambre et sort de l'établissement très-bien portante.

Observation 2^{me}.—Madame la baronne de P...., atteinte de la même maladie depuis six ans, survenue aussi à la suite d'une apoplexie, même traitement, au même établissement, guérison après deux mois et demie.

(Même Etablissement.)

RHUMATISME NERVEUX.

Accompagné d'asthme et de digestions pénibles.

Observation 14^{me}.—M. D....., âgé de soixante-treize ans, ancien médecin militaire, aujourd'hui médecin d'hôpital dans une ville de province, arriva, au mois de juin 1845, à l'établissement, et me dit en entrant : " je viens essayer, mon cher confrère, si vous pouvez allonger ma vie de deux ou trois ans. J'ai fait de l'hydrothérapie chez moi ; mais je me suis vite aperçu que ce traitement exigeait de la régularité et de la pratique."

Ce vieillard, à allures franches et rondes, souffrait depuis plusieurs années d'un rhumatisme vague ; il avait des accès d'asthme assez fréquent ; ses digestions étaient pénibles, quoiqu'il mangeât d'assez bon appétit. Il était faible et ne pouvait marcher un quart d'heure sans être obligé de s'asseoir. Sa vie avait été très-active. Il avait vu les Pyramides, et avait assisté à l'incendie de Moscou.

Tempérament sec et bilieux, teint jaunâtre, peau terreuse. Démangeaisons aux cuisses et aux jambes qui le tourmentent principalement la nuit, flatuosités intestinales, respiration courte.

Après trois mois de traitement, le Dr. D... retourna chez lui en bon état de santé et beaucoup plus fort qu'il ne l'était quinze ans auparavant. Son teint s'était éclairci, la peau était devenu souple, la respiration aisée, et les digestions n'étaient plus pénibles. Il allait à pied de Neuilly à la rue de Joubert à Paris, sans éprouver de la fatigue.

Observation 17^{me}.—Le fait le plus beau de guérison de la maladie qui nous occupe, est celui relatif au docteur Mayo, célèbre chirurgien de Londres, affecté depuis sept ans d'un rhumatisme gouteux qui avait envahi successivement et rendu complètement immobiles toutes les articulations depuis les pieds jusqu'à la tête. Son corps était devenu une statue vivante. Il avait conservé seulement la faculté d'être mis sur son

céant.
arrêter
suit ses
la mort
Le d
hydroth
il se fit
gue, où
perdu
avaient
leur.
vues sa
de cette
Ce t
Heber
London

Obse
ans d'un
gré les
pèchent
assez é
A pa
du lymph
le nez,
mange
mement
Le t
lade le
le régime
Les
de jour
rajeuni
Plus
corps ;
à se sica
M. C
traitem
d'artreu
Mais
sur les
gravière
lui avai

Obse
bilioson
tières l

ieux de dates,
presqu'incon-
e plus grand

*Newilly près
ement, publié*

tempérament
à la suite d'un
faiblesse dans
paralysie com-
fourmillement
altération dans

iffé et s'habille
l'établissement

même maladie
ment, au même

ancien médecin
iva, au mois de
mon cher con-
de l'hydrothé-
t de la régula-

rs années d'un
gestions étaient
e pouvait mar-
té très-active.

engeaisons aux
tés intestinales,

en bon état de
son teint s'était
estion n'étaient
sans éprouver

céant. Les soins médicaux qu'on lui avait prodigués, les eaux de Bade n'avaient pu arrêter la marche de sa cruelle maladie. L'opium seul pris intérieurement assoupissait ses douleurs. Il était d'une maigreur et d'une faiblesse extrême, désirant que la mort vient mettre un terme à ses souffrances.

Le docteur Sir James Clark et le docteur Swayne, qui avaient suivi le traitement hydrothérapique, conseillèrent à M. Mayo d'essayer du même traitement, ce qu'il fit, il se fit transporter par eau à l'établissement hydrothérapique de Boppard en Allemagne, où après quelques mois de traitement il recouvra la santé qu'il croyait avoir perdu pour toujours : sa tête, son cou, ses épaules, ses bras, ses mains et ses doigts avaient repris leurs mouvements, et il pouvait se mouvoir et marcher sans aucune douleur. Il publia alors un traité d'hydrothérapie extrêmement remarquable, par les vues saines et rationnelles qu'il renferme sur l'application pratique des divers procédés de cette méthode.

Ce traité a pour titre, *The cold-water cure, its use and misuse examined. By Herbert Mayo. M. D. F. A. S. Formerly Surgeon of Middlesex hospital London, etc.*

(Même Etablissement.)

AFFECTIONS CUTANÉES.

Observation 33^{ème}.—M. G. . . , âgé de cinquante-huit ans est atteint depuis trente ans d'une affection dartreuse qui se promène sur toute la surface cutanée, et qui, malgré les nombreux remèdes dont il a fait usage lui cause des démangeaisons qui l'empêchent bien souvent de dormir. Toute la face fut couverte de dartres à une époque assez éloignée.

À part cette affection, M. G. . . jouit d'une bonne santé, son tempérament tient du lymphatique : il est gros et gras. Il a été opéré, dans le temps, d'un polype dans le nez, dont il n'est pas entièrement guéri ; Sa voix est nasillarde, surtout lorsqu'il mange ou qu'il se livre à quelques exercices. Un des malades avec qui il s'est intimement lié l'appelle, en riant, le cachalot.

Le traitement éliminateur, dont la base est la sudation, est mise en usage. Le malade le supporte très bien. Il est, au reste, très exact à suivre les prescriptions et le régime hydrothérapique.

Les sueurs deviennent faciles et très-abondantes. M. G. . . néanmoins se sent de jour en jour plus de force vitale. Après deux mois de traitement, il prétend avoir rajeuni de dix ans.

Plus de soixante furoncles se sont successivement manifestés sur diverses parties du corps ; l'un de ces exanthèmes, placé sur la crête du tibia, est resté très longtemps à se cicatriser.

M. G. . . sort de l'établissement à la fin de décembre, après quatre mois de traitement, sans la moindre apparence, sans le plus petit symptôme de son affection dartreuse.

Mais une chose importante à considérer de l'effet du traitement hydrothérapique sur les membranes muqueuses, c'est que le nasillemeut de M. G. . . a diminué progressivement à mesure qu'il a avancé dans son traitement. L'épithète familière que lui avait donné un ami ne lui était plus appréciable lorsqu'il l'a eu terminé.

(Même Etablissement.)

GASTRALGIE, ENTERALGIE.

ui nous occupe,
cté depuis sept
a complètement
Son corps était
être mis sur son

Observation 1^{ème}.—Madame de B. . . , âgée de trente-trois ans, tempérament bilioso-nerveux, est affectée depuis dix ans d'une gastralgie avec vomissement de matières liquides et quelquefois de sang qui s'échappe sans effort. Constipation habi-

tuelle ; Pesanteur à l'épigastre, douleur à l'estomac, abattement profond, céphalalgie continue et très-forte ; elle a éprouvé, à plusieurs reprises des attaques nerveuses pendant lesquelles elle était privée de sentiment, sa physionomie exprime une peine morale profonde.

Mme. de B. . . a fait usage d'un grand nombre de traitements sans résultat, elle a beaucoup voyagée en vain pour se distraire. Elle a été infructueusement à plusieurs bains d'eaux minérales. Traitement hydrothérapique, guérison complète après deux mois de ce traitement.

(Même Etablissement.)

Observation 20^{me}.—Madame H. . . , âgée de quarante-six ans, est affectée, depuis vingt-deux ans, d'une *gastro-entéralgie*, qui a porté le trouble dans toutes les fonctions. Les forces physiques et morales sont abattues. La voix de la malade se fait à peine entendre. Faiblesse des mouvements musculaires, appétit presque nul et bizarre. Aussitôt qu'elle a pris un peu d'une nourriture quelconque l'estomac se gonfle, le ventre se balonne. Les intestins ne fonctionnent qu'à l'aide de lavements. Accès nerveux de temps en temps dans lesquels la malade jette des cris agus. Sensation d'une forte compression à la tête. Tintement d'oreilles, bouche sèche : spasmes du gosier. La langue et les gencives sont blanches comme du papier. La peau est sèche, sensation habituelle de froid. Au mois de juillet Mme. H. . . porte des caleçons et des camisoles de laines très épaisses. Inquiétude de l'esprit ; tristesse ; divagation des idées au sujet de sa maladie. Après deux mois du traitement hydrothérapique, les personnes qui la voient sont surprises du changement favorable qui s'est opéré en elle. Elle mange du riz de veau, une cotelette sans en être incommodée. Elle a quitté ses hardes de laine, et fait à pied d'assez longues promenades, enfin elle est aussi bien qu'avant sa maladie.

CATARRHE BRONCHIQUE.

(Même Etablissement.)

Observation 28^{me}.—M. L. . . , âgé de trente-deux ans, tempérament lymphatique sanguin, est affecté depuis deux ans d'un catarrhe bronchique, avec des variations dans la toux et l'expectoration, il est maigre ; sa voix est naturellement faible. Il tousse presque continuellement.

M. L. . . est venu plusieurs fois à l'établissement voir son beau-père qui est malade, et se décide à son tour à suivre le traitement. La baronne de P. . . , dont nous avons parlé me dit très-sérieusement à l'oreille : " Mais vous n'allez pas recevoir ce monsieur il est poitrinaire." Je réponds à la baronne que ce malade, entré, le dernier sortira peut-être, le premier parfaitement guéri.

Traitement, procédés préparatoires pendant deux jours. Ensuite, emmaillotement sec, sudation de demie-heure ; trois jours après, d'une heure. Bain à 15, le lendemain à 13, et graduellement ensuite, jusqu'à 7. Après chaque réaction, le malade dit qu'il sent sa poitrine se dilater, que sa respiration devient plus facile de jour en jour. Il prend, dans la journée, un bain de siège, la douche à pluie, et on lui fait une lotion le soir. Il scie du bois ou ratisse les allées trois ou quatre fois par jour.

Quinze jours après y être entré, il sort de l'établissement débarrassé de son catarrhe traité infructueusement pendant deux ans, par des tisanes, des électuaires et des vésicatoires aux bras.

J'ai rencontré M. L. . . il y a huit jours : j'ai eu de la peine à le reconnaître tant il a changé à son avantage.

Rapport de l'Etablissement Hydrothérapique de Pont-à-Mousson près de Nancy, France, par le Docteur Lubański, directeur de cet établissement, 1847.

Observation 6^{me}.—Fièvre typhoïde au plus haut degré ; traitement habituel pendant cinq jours ; aggravation des accidents ; application du traitement hydiatique ; cessation prompte des symptômes graves ; deux crises ; guérison complète après huit jours de ce traitement.

(Même Etablissement.)

Observation 7^{me}.—Affection fort ancienne des voies digestives, présentant des symptômes de la plus grande gravité. Palpitation, Vomissements, Déjectives sanguines.

Le 24 Juin 1842, est arrivé à Pont-à-Mousson un malade atteint d'une très-ancienne affection du tube digestif. Il fut envoyé à l'établissement par les conseils du Dr. Marjolin, père.

M. P. est malade depuis 1819, et l'histoire de sa maladie et de tous les traitements dont il a fait usage sans succès est très-longue, à son entrée à l'établissement il vomit des matières brunâtres, dans laquelle nageaient de petites parcelles ressemblant à du son. La maigreur est excessive, la peau est jaune, flasque et sèche, la figure exprime la souffrance, les traits sont tirés et donnent au malade l'air bien plus âgé qu'il ne l'est en réalité ; la mâchoire supérieure est entièrement dégarnie ; la langue est pâle et humide ; toutes les muqueuses accessibles à la vue sont décolorées ; l'épigastre est douloureux à la pression, le ventre est souple et tellement flasque, qu'on peut, en le déprimant, sentir la face antérieure de la colonne vertébrale ; la constipation est habituelle, et elle n'est que difficilement vaincue par l'usage des lavements. Ce malade est parti de l'établissement en très-bonne santé après cinq mois de traitement, bien-fait qu'il n'avait pu jouir depuis plus de 25 ans, malgré tous les traitements imaginables mis en usage pendant tout ce temps.

(Même Etablissement.)

Observation 11^{me}.—Affection de l'estomac, du foie et des intestins, survenue à l'âge critique.—Aggravation continuelle de la maladie pendant l'espace de 12 ans.

Mme M. âgée de 60 ans est malade depuis 12 ans époque de la cessation des menstrues, et malgré tous les traitements mis en usage depuis cette époque la maladie n'a cessé de faire des progrès, au point qu'à son entrée à l'établissement, elle présente toutes les apparences d'une personne de 80 ans. Cette malade quitte l'établissement parfaitement guérie après 4 mois de traitement.

(Même Etablissement.)

Observation 24^{me}.—Engorgement et déviation de la matrice.—Granulations du col.—Accidents nerveux remarquables, impossibilité de marcher datant de dix ans.

Mme G. âgée de 33 ans, entré à l'établissement par acquit de conscience bien plus que par espoir de guérir. "Je ne vous en veux pas, docteur, me disait-elle, vous êtes sans doute de bonne foi en me faisant espérer ; mais songez donc combien j'ai déjà eu de déception. Ma maladie est incurable, je le sens et je m'y résigne." Cependant après quatre mois de traitement elle quitte l'établissement complètement guérie.

Dans l'hiver suivant, son mari écrivait au docteur de l'établissement, où il lui disait : "Votre malade fait ici l'admiration de tout le monde, je compte la faire voir comme une ressuscitée ; elle ne se contente plus de marcher elle danse ; dans une soirée que nous venons de donner pour fêter son heureux rétablissement, elle a dansé

cinq quadrilles." En effet, pour ceux qui avaient été témoin des longues souffrances de cette malade qui la clouaient sur son lit depuis dix ans, le fait était bien de nature à attirer leur admiration, de la voir si bien portante, après un si court traitement.

(Même Etablissement.)

Observation 58^{ème}.—Dartre squammeuse occupant le front, le sommet de la tête et les oreilles, occasionnant de la surdité.

M. de V., âgé de 45 ans, a été tourmenté depuis plusieurs années d'une dartre squammeuse occupant le cuir chevelu (*ptýriasis capitis*) et qui a fini par dégarnir presque complètement sa tête. Les squammeuses qui s'en détachaient sans cesse étaient si abondantes, que tous ces habits en étaient constamment recouverts et que tous les soins de propreté ne suffisaient point pour maintenir la tête dans un état convenable. Tant que cette indisposition se bornait aux inconvénients que je viens de mentionner, on ne lui opposait que des moyens très-doux, tels que des lavages émollients et l'usage de quelques pommades. Cependant à l'âge de 40 à 41 ans; le front et le sommet de la tête de M. V. se couvrirent de plaques rouges, irrégulières, douloureuses, s'exfoliant sans cesse et donnant lieu à des démangeaisons. Peu à peu cette maladie s'étendit aux oreilles des deux côtés, les envahit totalement, et le conduit auditif à droite fut lui-même gonflé et enflammé au point de produire de la surdité, qui était pour M. de V., le sujet des plus vives inquiétudes. Les moyens les plus actifs furent alors mis en usage, et les diverses médications générales et locales restant sans succès, le malade se decida à suivre le traitement hydiatique. Je dois dire que le souvenir de certaines indispositions du jeune âge, dont M. V. ne se croyait pas bien guéri, l'affermissait dans le désir de se soumettre à ce traitement, qui paraissait lui offrir les chances les plus probables d'une complète députation. Il arriva donc à Pont-à-Mousson au printemps de 1844 et fut soumis pendant trois mois aux sudations forcées les plus abondantes possibles, et pendant les-quelles sa tête fut constamment enveloppée d'une coiffe mouillée : ils prenaient en sortant de l'enveloppement un bain froid de trois minutes, à la suite duquel il sortait pour faire une longue promenade : il buvait de quinze à vingt verres d'eau dans les vingt-quatre heures, prenait une et quelques fois deux douches ordinaires par jour. Cette médication fut suivie du plus heureux résultat, puisque la peau affectée a repris au bout de peu de temps son aspect naturel, et qui en partant, après trois mois de séjour, M. de V. fut complètement débarrassé de sa surdité. Le conduit auditif était désenflé, les oreilles pâles, et le malade fut en tout on ne peut plus satisfait de l'effet du traitement.

Maintenant je rapporterai quelques cas de guérisons opérés par ce traitement, ici au Canada.

Observation 1^{ère}.—Une jeune femme de vingt-six ans avait à la suite d'une couche laborieuse été atteinte de la maladie appelée *Phlegimatia alba-dolens*, de tout le côté droit; après quoi cette jambe était restée fléchit sur la cuisse, et celle-ci sur le bassin, de telle manière que le talon de ce côté touchait presque la fesse, elle ne pouvait marcher qu'à l'aide de deux béquilles, l'avant bras était aussi fléchit sur le bras, à angle droit. Il y avait trois ans qu'elle était dans ce triste état sans espoir de guérison; lorsqu'en 1857 elle se soumit au traitement hydrothérapique, un mois de ce traitement suffit pour opérer sa complète guérison, elle pouvait marcher et mouvoir son bras aussi bien qu'avant sa maladie; quoique le traitement ne fut que très imparfaitement appliqué n'ayant pas les appareils nécessaires.

Observation 2^{ème}.—Un jeune homme de dix-neuf ans, s'était fracturer une jambe à sa partie supérieure, après sa guérison, il lui était resté une lésion organique de l'articulation de genou, dont le résultat fut que la jambe était restée fléchit sur la cuisse, de telle sorte que lorsqu'il était debout le pied se trouvait à plus d'un pied du sol, il marchait à l'aide d'une béquille, il y avait deux ans que cette accident lui était

es souffrances
bien de nature
traitement.

net de la tête

s d'une dartre
par dégarnir
sans cesse
verts et que
s un état con-
e je viens de
avages émol-
ans; le front
, irrégulières,
s. Peu à peu
ent, et le con-
uire de la sur-
s moyens les
les et locales
e. Je dois dire
se croyait pas
qui paraissait
arriva donc à
aux sudations
constamment
ment un bain
promenade: il
renait une et
qu'il ne pou-
vie de la plus
ps son aspect
complètement
s pâles, et le

traitement, ici

d'une couche
s, de tout le
celle-ci sur le
, elle ne pou-
t sur le bras,
ans espoir de
un mois de ce
r et mouvoir
e très impar-

er une jambe
organique de
flé-hit sur la
d'un pied du
dent lui était

arrivé après cinq semaines du même traitement sa jambe était revenue à son état normal, et il abandonnait sa béquille, car il marchait aussi bien qu'avant son accident.

Voilà des faits dont je puis prouver l'exactitude, par ces personnes mêmes qui sont encore en parfaite santé.

Un fait dont j'ai été souvent témoin, et que sans doute beaucoup d'autres ont été témoins comme moi. J'ai vu des gens de la campagne qui avaient des plaies ou des coupures de mauvaises apparence; et que l'instinct seul portait à faire usage de l'eau froide, ils allaient tous les jours exposer leur mal au courant des ruisseaux ou des rivières, et se seul traitement suffisait pour les guérir en peu de temps, de maladies qui duraient depuis longtemps, et souvent même avaient été traitées sans succès par les moyens ordinaires. Ces faits bien simples en apparence, sont pourtant de nature à prouver en faveur de l'efficacité de l'eau froide pour la cure des maladies.

Dans les grandes sugillations, échymoses, l'eau froide est le meilleur remède. Lorsque les mains et les pieds ont été comme moulus et comminés sous la roue d'une voiture ou sous une pesante pierre, on les croit perdus sans ressource; mais si on lave les parties blessées aussitôt avec la première eau qu'on aura à sa portée, si on les trempe le plus longtemps qu'il sera possible dans les vase d'eau fraîche souvent renouvelée, et qu'on les tienne continuellement enveloppées de linges ou d'éponges mouillées, on sera surpris, au bout de quelques jours, de les trouver chaudes, vivantes, et se rétablissant à vue d'œil.

Dans les lésions de la tête, l'application de l'eau froide est au moins aussi utile que dans celles du reste du corps. Verner l'a préconisée dans les plaies de la tête avec menace d'engorgement et de compression cérébrale.

Un autre fait non moins concluant en faveur de l'eau froide: N'est-il pas notoire que lors des épidémies de choléra qui ont sévi ici il y a quelques années, que tous ceux atteints de cette terrible maladie, à qui on a permis de boire de l'eau froide à leur discrétion, en ont réchappé, pendant que ceux, que l'on a privés de ce délicieux breuvage, ont presque tous succombés.

Voilà, j'espère des faits qui ne sont ignorés de personne, et qui prouvent d'une manière irrécusable, l'efficacité de l'eau froide pour la cure de différentes maladies.

Beaucoup de personnes respectables de cette ville m'ayant manifesté le désir de voir se former un établissement hydrothérapique à Montréal, sur le pied de ceux d'Europe, où les malades seraient logés et traités d'après cette méthode. Ce projet demandant une mise de fonds dont je ne saurais disposer seul, j'ai résolu de former une société. J'invite donc les personnes qui seraient disposées à contribuer comme actionnaire dans cette société de s'adresser à M. A. Marsais, ou chez MM. J. B. Rolland et Fils, libraires, ou à moi. On leur donnera alors tous les renseignements sur la manière dont on se propose de former cette société, qui aura le double avantage d'offrir un bon placement; qui ne peu manquer de prospérer et d'augmenter par la suite, l'état florissant des établissements de ce genre des autres pays en est une preuve suffisante, et celui de venir au secours des malheureux qui souffrent de longues maladies qui ne peuvent être guéries par les moyens ordinaires, surtout dans ce pays, où la rigueur du climat et les variations si subites de la température sont cause de tant de différentes maladies chroniques.

Je prie les personnes qui souffrent de maladies anciennes, et réputées incurables, et qui souhaiteraient suivre ce traitement, si elles ne peuvent venir me voir dans ce moment, de m'écrire, et adresser leurs lettres, *affranchies*, No. 293, rue Ste. Catherine, Montréal, en me donnant bien la description de leur maladie, et de leur tempérament. Je pourai alors, leur répondre si ce traitement leur offre quelques chances de succès.

Ceux qui ont des plaies, des ulcères, ou des varices aux jambes, de quelque date que se soit, feront bien de venir me voir, je leur promets une prompte guérison, sans qu'ils soient forcés d'abandonner leurs occupations ordinaires.